

Les idées et les livres

Le génocide cambodgien

SIMON LEYS

Francis DERON : *Le Procès des Khmers rouges. Trente ans d'enquête sur le génocide cambodgien.* (Gallimard, 2009, 465 pages.)

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la nouvelle de la mort de Francis Deron.

Déjà très gravement malade pour parachever l'information de sa grand-œuvre, Francis avait délibérément choisi de faire passer son travail avant le soin de sa santé défaillante, et sa mort vient aujourd'hui conférer à son livre une bouleversante touche personnelle : nous y retrouvons cette passion de la vérité et ce courage qui, toute sa vie, ont caractérisé l'ami que nous pleurons.

S. L.

« Ce devrait être un signe de décence pour un homme, que d'être honteux d'avoir vécu au XX^e siècle. »

Elias CANETTI

ON se rappelle les dernières lignes du *Procès* de Kafka : Josef K., citoyen innocent, tombé pour des raisons qui lui resteront toujours inconnues dans les filets d'une procédure judiciaire incompréhensible et interminable, est emmené au bout du compte dans une carrière abandonnée, par deux messieurs très officiels qui, là, avec une espèce de stupide méticulosité bureaucra-

tique, sans violence, sans colère et sans un mot, procèdent à son exécution. Comme l'un des deux messieurs achève de lui plonger son poignard dans le cœur, Josef K. a un tout dernier sentiment conscient : « C'était comme si la honte devait lui survivre. »

Beaucoup de lecteurs ont éprouvé de la perplexité devant cette phrase finale ; mais dans un court essai sur Kafka Primo Levi s'est étonné de leur étonnement (1). Il commente : « Cette dernière page coupe le souffle. Moi, rescapé d'Auschwitz, je ne l'aurais jamais écrite, ou jamais ainsi, par incapacité et insuffisance d'imagination, certainement, mais aussi à cause d'une pudeur devant la mort (que Kafka semble ignorer ou refuser) – ou peut-être par manque de courage. La phrase fameuse et infiniment discutée qui ferme le livre comme une pierre tombale (« C'était comme si la honte devait lui survivre ») ne me paraît nullement énigmatique. De quoi Josef K. doit-il avoir honte ? Il a honte de beaucoup de choses contradictoires [...] mais je sens dans cette honte un autre élément que je connais : à la fin de son angoissant itinéraire, il éprouve de la honte parce que ce tribunal corrompu existe, qu'il pénètre tout ce qui l'entourne [...]. C'est finalement un tribunal humain, non divin ; il est fait d'hommes et par les hommes, et Josef, avec le couteau déjà planté dans le cœur, éprouve la honte d'être un homme. »

Les horreurs du xx^e siècle ont confirmé l'intuition prophétique de Kafka ; et, survenant à la fin de ce même siècle, le génocide cambodgien en a constitué en quelque sorte l'épilogue

(1) Primo Levi, *Traduire Kafka*, in *Le Fabricant de miroirs – Contes et réflexions*, Éditions Liana Levi, 1989.

LES IDÉES ET LES LIVRES

le plus extrême et le plus grotesque : ce n'est plus seulement une monstruosité (on croyait en avoir épuisé le registre) mais c'est aussi la caricature insane d'une monstruosité.

La plus pure

En simplifiant la forme et grossissant le trait, une caricature peut dégager l'essence même de son sujet. Ainsi, la propagande des Khmers rouges dans sa grossièreté rudimentaire énonce en fait une vérité centrale :

« Le monde entier a les yeux tournés vers le Kampuchéa démocratique, car la révolution khmère est la plus belle et *la plus pure*.

« La révolution khmère est sans précédent dans l'histoire universelle. Elle a réglé l'éternelle contradiction entre ville et campagne. Elle dépasse Lénine et va plus loin que Mao Zedong. »

C'est fort juste, au fond : à la lumière de l'expérience des Khmers rouges, on saisit plus clairement la dynamique fondamentale qui a animé toute la grande tradition hitléro-lénino-stalino-maoïste. Le phénomène totalitaire du xx^e siècle peut présenter des variations de mode, des degrés divers de sophistication « culturelle », mais ses éléments constitutifs sont simples et quasiment invariables – Kazimierz Brandys les avait déjà bien résumés il y a un quart de siècle (avec cette acuité caractéristique des intellectuels polonais, cruellement bien payés pour savoir de quoi ils parlent) : « L'histoire contemporaine nous enseigne qu'il suffit d'un malade mental, de deux idéologues et de trois cents assassins pour s'emparer du pouvoir et bâillonner des millions d'hommes. »

La Terreur cambodgienne fournit une parfaite illustration de ce schéma, comme le montre le monumental ouvrage de Francis Deron, qui en analyse la genèse, la victoire, le bref et sanglant règne, la chute – et la survie artificielle (grâce, entre autres, à la coupable collusion de l'Occident !) – et enfin, l'amorce de justice qui rattrape aujourd'hui les derniers et principaux criminels encore en vie.

L'expérience maoïste

C'est un lieu commun de dire que les journalistes sont les historiens du présent – mais c'est vrai, et Deron nous en donne ici la

preuve de façon magistrale. Grand journaliste, spécialiste de la Chine et de l'Asie du Sud-Est (il a passé presque toute sa carrière en Extrême-Orient), il retrace dans son livre trente années de la tragédie cambodgienne : il en débrouille les fils complexes, présente la biographie des protagonistes et illustre souvent son exposé historique de vignettes extraites de ses carnets de reporter. La structure du livre est composite, mais son organisation est rigoureuse et lucide, avec pour chaque chapitre d'utiles tableaux chronologiques rappelant la séquence des principaux événements.

L'expérience approfondie que Deron avait eue de la Chine maoïste, et tout particulièrement ses propres publications sur la « Révolution culturelle » et ses séquelles, l'avait admirablement préparé à saisir la nature et la signification du phénomène khmer rouge. Ce que le maoïsme avait mis vingt ans à effectuer en Chine – la grande purge des intellectuels (mouvement des « Cent Fleurs »), le ravalement du pays au niveau de l'arriération paysanne (le « Grand Bond » en arrière, les petits hauts fourneaux de village, les populations de paysans consignées dans les dortoirs des « communes populaires », la gigantesque famine qui s'est ensuivie) et enfin la « Révolution culturelle » et la barbarie meurtrière des gardes rouges –, tout cela s'est retrouvé dans le bref règne du « Kampuchéa démocratique » mais recyclé et compressé sur une durée de seulement trois ans et dix mois. L'imitation fut donc grossièrement simplifiée et amplifiée ; les objectifs étaient les mêmes, mais ils furent poursuivis par des moyens encore plus féroces – et plus effroyablement *stupides*.

Une hécatombe sans équivalent

Les Khmers rouges contrôlèrent la totalité du Cambodge du 17 avril 1975 (prise de Phnom Penh par Pol Pot) jusqu'au 7 janvier 1979 (chute de Phnom Penh, avec l'arrivée de l'armée vietnamienne). Durant cette période relativement courte, le régime réussit à parachever son grandiose projet de destruction totale de la société. Au départ, il ne disposait que de moyens modestes (vérifiant le schéma de Brandys cité plus haut) : le Parti communiste cambodgien ne comptait que 18 000

membres, encadrant une armée de 85 000 hommes : ces forces mobilisèrent à leur tour une piétaille innombrable de gamins illettrés, mais vigoureusement endoctrinés et équipés d'un redoutable armement ; et surtout, ils étaient investis d'un pouvoir discrétionnaire sur toute la population. À la chute du régime, le Cambodge avait perdu plus d'un quart – près d'un tiers – de sa population : une auto-hécatombe d'une ampleur sans équivalent dans l'histoire de l'humanité.

Ce programme national-communiste prit forme dès la prise de Phnom Penh sur ordre de Pol Pot : la capitale fut vidée de tous ses habitants en l'espace de trois semaines. La population urbaine tout entière – y compris les malades des hôpitaux – fut jetée, à pied, sur les routes du pays et les pistes de la forêt : les survivants de cet exode se retrouvèrent esclaves, parqués dans des camps de travail agricole. (Quand l'armée vietnamienne entra à Phnom Penh trois ans plus tard, elle n'y trouva plus que soixante-dix civils errant dans une ville morte, empestée par la puanteur de cadavres en décomposition.)

Ayant ainsi décervelé le pays de son seul grand centre urbain, il fut plus facile ensuite pour le régime d'éliminer en province toute forme d'administration, d'enseignement, de santé publique, de pratiques religieuses traditionnelles et d'institutions civilisées.

Geste symbolique : dans Phnom Penh désert et exsangue, les soldats sortis de la forêt entreprirent de jeter au fleuve tout ce qu'ils purent trouver en fait d'appareils électriques et mécaniques dans les maisons, les magasins et les bureaux de la ville – en un mot, tout l'équipement de la vie moderne (il faut savoir que, hors de la capitale, les neuf dixièmes du Cambodge sont sans électricité). Détail significatif : la fureur antimoderne n'épargna même pas les motocyclettes du club Harley-Davidson de la ville (pourtant en parfait état de marche), et même le fait que les transports motorisés font cruellement défaut dans la brousse ne put les sauver de la noyade. Les *lunettes* attirèrent également l'hostilité toute spéciale des Khmers rouges ; tous les Cambodgiens qui portaient des lunettes firent l'objet d'une double sanction : 1) confiscation et destruction immédiate de leurs lunettes ; 2) déportation (et éventuelle exécution) des porteurs de lunettes dans un camp de travail – car on les soupçonnait d'être

éduqués, et donc d'appartenir à la race des oppresseurs du peuple. (Notez que Son Sen – le policier en chef du régime – portait lui-même des lunettes ; il fut assassiné en 1997 par ses frères d'armes, mais pas pour cette raison-là.)

Survie diplomatique

Ce grand délire émanait du sommet : les rares propos de Pol Pot trahissent un complet divorce de la réalité. Il célébrait les splendides progrès du pays, de la production industrielle et agricole, de l'économie, de l'éducation et de la culture à un moment où cette partie de la population qui avait temporairement échappé au massacre titubait de famine dans un dénuement proprement préhistorique – les écoles n'existaient plus, le commerce avait disparu, la monnaie avait été abolie et, à la campagne, il y avait des bourreaux qui pratiquaient le cannibalisme.

Cette totale inversion du réel qui se manifestait dans le discours du chef n'était pas un simple effet de propagande, elle reflétait les convictions intimes de Pol Pot – convictions contagieuses du reste, car ni ses alliés chinois ni ses ennemis vietnamiens ne pressentirent l'imminence de sa chute. La clique dirigeante qui ne régnait plus que sur une population fantôme dans un pays dévasté commença à se détruire elle-même en se livrant à des purges forcées ; et c'est à ce moment d'extrême faiblesse que Pol Pot décida de lancer des attaques armées contre le traditionnel ennemi vietnamien. Répondant à ces provocations insensées, l'armée vietnamienne, dix fois supérieure en force, se retrouva à Phnom Penh après un *Blitzkrieg* dont la facilité la surprit elle-même. Mais l'épouvantail khmer rouge ne disparut pourtant pas entièrement. Pour faire pièce à une illusoire alliance soviéto-vietnamienne, une improbable alliance sino-américaine assura la survie artificielle des Khmers rouges sous deux formes : à la frontière thaïlandaise, elle prit celle de trafiquants clandestins de bois précieux et de rubis, et à New York, celle de diplomates représentant à l'ONU un Kampuchéa disparu ; ainsi, grâce à une fiction de *realpolitik* machinée par la Chine et l'Occident lors des votes de l'assemblée générale onusienne, pendant une douzaine d'années encore, la

LES IDÉES ET LES LIVRES

voix des assassins continua à compter tout autant que celles, par exemple, de l'Allemagne, du Japon... ou du Vatican. (Après la chute de Saïgon en 1975, Kissinger avait déjà chargé le ministre thaïlandais des Affaires étrangères de transmettre à Pol Pot toute l'amitié de l'Amérique, ajoutant à l'usage de son interlocuteur : « Ce sont des voyous meurtriers, mais cela ne doit pas compter entre nous. » L'administration de Jimmy Carter – sous l'influence du conseiller Brzezinski et malgré l'importance rhétorique que le Président accordait aux droits de l'homme – continua essentiellement la même politique.)

Un système de terreur

Si, à longue échéance, l'extrême irrationalité du régime de Pol Pot le condamnait à disparaître, la recette qui assura à court terme son autorité absolue tient en un seul mot : la terreur.

Sur ce système de terreur instauré par les Khmers rouges, nous sommes particulièrement bien documentés. Au plus haut niveau, la principale centrale de torture et de mort à Phnom Penh, la prison de Tuol Sleng, a conservé des archives volumineuses et... méticuleuses ; son dirigeant, le tortionnaire en chef Duch, est très connu également. Au sujet de ce dernier, nous disposons déjà de l'irremplaçable témoignage de l'orientaliste François Bizot ⁽²⁾ qui, avant que les Khmers rouges aient conquis le pouvoir, fut son prisonnier dans la forêt pendant plusieurs mois en 1971. À cela se sont ajoutées maintenant les confessions que Duch lui-même a livrées depuis son arrestation (1999).

Tous les prisonniers envoyés à Tuol Sleng étaient promis à l'exécution (des quelque quinze mille prisonniers qui passèrent par là en trois ans, seuls *quatorze* en ressortirent vivants) ; la fonction du centre était de leur arracher les aveux qui justifieraient rétrospectivement leur arrestation et permettraient de procéder à de nouvelles arrestations. On ne les avait pas arrêtés du fait de leur culpabilité – ils étaient coupables du fait de leur arrestation. Coupables de quoi ? Leurs aveux le révéleraient. Souvent les instructions accompagnant leur transfert indiquaient d'avance le

type d'aveux à obtenir, et ensuite la torture produisait la confession requise. Pour l'accusé, l'issue finale était de toute manière certaine ; une seule chose dépendait de son propre choix : la durée de ses souffrances sous la torture – la seule façon de les abrégier était de fournir les aveux souhaités par l'interrogateur et de livrer les noms de tous les « complices » suggérés par l'accusation.

Tout au début de son activité, Tuol Sleng traita d'authentiques ennemis – les anciens collaborateurs de l'inepte régime pro-américain de Lon Nol ; mais bien vite ces clients-là firent défaut et, dès l'année suivante (1976), les purges internes du mouvement khmer rouge accaparèrent toute l'énergie des inquisiteurs et des bourreaux. Finalement, dans les tout derniers mois, la prison commença à dévorer ses propres géôliers !

Quant au grand inquisiteur Duch, qui organisa et gouverna toute l'entreprise avec un zèle infatigable et scrupuleux, lorsque Phnom Penh tomba aux mains de l'armée vietnamienne, il disparut dans le chaos de la déroute. Vingt ans plus tard, il fut reconnu accidentellement : il travaillait au service d'une organisation humanitaire chrétienne et se dit converti au christianisme. Il passe en justice ces jours-ci devant le tribunal mixte (constitué par le Cambodge et l'ONU) de Phnom Penh. Il a confessé : « Je suis profondément désolé pour les meurtres, pour le passé. *Je ne voulais être qu'un bon communiste.* » En effet.

Tuol Sleng n'était que le sommet d'un système répressif dont les tentacules embrassaient le pays entier. Dans la seule zone sud-ouest, on a déjà dénombré 38 petits Tuol Sleng, centres d'interrogatoire et de torture du niveau immédiatement inférieur à celui de Phnom Penh ; on a de plus identifié 78 terrains de mise à mort, et plus de 6 000 charniers. La mise à mort était un fastidieux labeur manuel : on fracassait le crâne des victimes avec une lourde barre de bois (pour les enfants des condamnés, c'était plus simple : on les précipitait du haut d'un bâtiment à étages). Dans la conclusion de son livre, Deron cite le témoignage d'un officier américain ⁽³⁾ attaché au service de renseignement, qui avait été chargé de recueillir à la

(2) François Bizot, *Le Portail*, La Table ronde, 2000 (Folio, 2002).

(3) Il s'agit de Rick Arrant, qui a raconté ce souvenir personnel dans sa préface à Ea Meng-Try : *The Chain of Terror*, Phnom Penh, The Documentation Center of Cambodia, 2005.

frontière thaïlandaise les récits des réfugiés cambodgiens. Il était hanté par la description qu'une femme lui avait faite du *son* des barres fracassant les crânes des condamnés agenouillés au bord de la fosse commune : « comme le bruit des noix de coco qui tombent au sol ». En 2003, cet officier participa à l'invasion américaine en Irak : il fut affecté à la prison d'Abu Ghraïb !... (Il a changé de métier : il est revenu en Extrême-Orient et se consacre aujourd'hui, sur le terrain, à un travail de recherche sur le martyr du Cambodge.)

C'est de nous qu'il s'agit

Il y a une erreur dont nous devons nous garder : le récit du génocide cambodgien frappe l'imagination et la sensibilité par son horreur ; mais, justement parce que cette horreur est insoutenable, nous ne sommes que trop tentés de l'évacuer de notre conscience, en considérant que cet épisode est lointain et exotique, qu'il nous est totalement étranger – il pourrait aussi bien relever d'une autre planète.

En fait, c'est aussi de nous qu'il s'agit dans cette histoire.

Lorsque les Khmers rouges entrèrent à Phnom Penh, de nombreux Cambodgiens se réfugièrent à l'ambassade de France. Mais les Khmers rouges vinrent bientôt exiger qu'on leur livre tous, à l'exception de ceux qui détenaient un passeport français. Et ils menacèrent le chargé d'affaires ; s'il refusait d'obtempérer à cet ordre, l'ambassade serait envahie, et tous ses occupants seraient arrêtés. Pour sauver au moins les quelque deux cents Français et autres étrangers qui avaient trouvé refuge à l'ambassade, le chargé d'affaires livra tous ses hôtes cambodgiens aux Khmers rouges – les envoyant ainsi à la mort. Décision atroce ; mais qu'aurait-il pu faire d'autre, et qui oserait le juger ? Toutefois un journaliste français, pour sauver une Cambodgienne (qu'il ne connaissait nullement mais dont il voyait la détresse), suggéra d'épouser la jeune femme sur-le-champ. Le chargé d'affaires, qui avait encore deux cents passeports vierges dans ses tiroirs, refusa de procéder à cette formalité car il savait que le journaliste était marié, et la loi prohibe la bigamie ⁽⁴⁾.

(4) Rapporté dans *L'Express*, 17 mai 2009, « Le jour où la France céda aux Khmers rouges ».

Sur les quelque deux millions d'assassinats perpétrés par les Khmers rouges, il en est donc au moins un qui doit être porté au compte d'un diplomate français, incapable de percevoir que, sous une autorité criminelle, le respect du règlement devient lui aussi un crime. Cet honnête fonctionnaire-là est bien des nôtres.

Coïncidence : comme j'achevais la lecture du livre de Deron, je reçus une lettre d'un vieil ami parisien – fidèle correspondant qui me tient de temps à autre au courant de l'actualité intellectuelle et littéraire de la capitale. Commentant la remise à la mode d'un certain maoïsme mondain (voir par exemple la réédition posthume des *Carnets* de Barthes), il écrivait : « Je ne parviens pas à me départir d'un certain effroi en constatant comment le mensonge criminel sur le maoïsme perdure en toute impunité et surtout se régénère sans cesse [...]. Voyez par exemple l'engouement actuel dont bénéficie en France le philosophe "radical" Alain Badiou, qui se flatte d'être un défenseur émérite de la "Révolution culturelle" ». Badiou écrit notamment : "S'agissant de figures comme Robespierre, Saint-Just, Babeuf, Blanqui, Bakounine, Marx, Engels, Lénine, Trotski, Rosa Luxemburg, Staline, Mao Tsé-toung, Chou En-lai, Tito, Enver Hoxha, Guevara et quelques autres, *il est capital de ne rien céder au contexte de criminalisation et d'anecdotes ébouriffantes dans lesquelles depuis toujours la réaction tente de les enclore et de les annuler.*" »

J'ai sans doute tort de reproduire ici une citation de ce Badiou – que je ne connais d'ailleurs pas (et je n'oublie pas le vieux proverbe chinois ⁽⁵⁾ : « Ne prenez jamais la bêtise trop au sérieux »). Mais, n'empêche, je suis choqué : quelle injustice ! *Le nom de Pol Pot a été omis du petit panthéon badiolien* – et il aurait pourtant tellement mérité d'y figurer, surtout en ce moment. Les « anecdotes ébouriffantes » rapportées par le livre de Deron et « le contexte de criminalisation » créé par le procès de Phnom Penh risqueraient justement d'« annuler » sa glorieuse mémoire.

SIMON LEYS

(5) Inventé par Jacques Maritain, qui l'avait placé en exergue de son *Paysan de la Garonne*.

Fernandez, père et fils

JEAN-THOMAS NORDMANN

Dominique FERNANDEZ : *Ramon*. (Grasset, 2008, 812 pages.)

DISPARU dans la nuit du 2 au 3 août 1944, enterré le 5, Ramon Fernandez est mort trop tôt pour rendre des comptes sur son engagement aux côtés de Doriot et sur sa participation active à la vie culturelle du Paris de la collaboration. Ce procès, que les épurateurs n'auraient pas manqué d'instruire, et qui n'a pas eu lieu, voici que, soixante-cinq ans plus tard, Dominique Fernandez, son fils, l'organise en jouant les rôles du juge d'instruction et de l'avocat de la défense.

Parfaitement documentée, cette biographie propose un éblouissant panorama de la vie intellectuelle française entre les deux guerres, dont Ramon Fernandez, prix Femina en 1932, a été l'enfant chéri. Elle est aussi très fortement argumentée autour d'une thèse : l'échec de la vie conjugale expliquerait largement les dérives politiques qui, en apparence, jurent avec l'excellence intellectuelle.

Cette biographie n'est pas une biographie romancée, mais c'est une biographie écrite par un romancier qui reprend une matière abordée et même traitée à deux reprises au moins dans des romans, *L'École du Sud* et *Porfirio et Constance*. Si le romancier a su utiliser les données de sa biographie, individuelle et familiale, le biographe sait mobiliser les ressources du roman ; sa technique s'apparente parfois à celle de l'enquête policière : le commentaire des documents – coupures de presse, journaux intimes, voire notations d'agendas – participe d'une recherche d'indices révélateurs et le lecteur perçoit les inquiétudes comme les espérances de l'enquêteur. Des procédés de composition évoquent des effets cinématographiques : le

tableau initial de la dépouille de Ramon Fernandez dépeint à partir d'une photo prise sur le lit de mort et le récit des funérailles vues par un garçonnet accompagné des commentaires des contemporains sur le défunt s'enchaînent avant le retour en arrière sur une vie déroulée dans ses grandes étapes ; voilà qui dote le livre d'une ouverture à la *Citizen Kane*. Souvenirs personnels et « choses vues » abondent, et donnent parfois matière à des morceaux de bravoure et à des scènes d'anthologie.

Ce livre d'histoire est aussi, très pudiquement, un livre d'amour, car il donne à son auteur l'occasion d'exprimer une forme d'adoration que le fils a sans doute réprimée du vivant du père, dont il était le plus souvent tenu à l'écart, mais que l'écrivain avait déjà tenu à affirmer dans son récent discours de réception à l'Académie française ; la recherche du temps perdu s'incarne dans une recherche du père manqué. Et cela dans l'homme, le politique, le critique.

L'enfant du sud

Ajoutons que le récit des commencements de la vie de Ramon fournit la matière d'une psychobiographie, genre que Dominique Fernandez a pratiqué dans sa grande thèse sur Pavese et théorisé dans un essai qui sollicite avec équilibre et mesure la psychanalyse, *L'Arbre et les racines* ; très jeune Ramon perd son père ; il subit longtemps l'autorité d'une mère singulièrement impérieuse, voire abusive, soucieuse de la réussite de son fils et qui entend tout mettre en œuvre pour l'assurer. Épouse et rapidement veuve d'un jeune diplomate mexicain, fille d'un félibre, doté d'un talent de versificateur, sinon de poète, cette mère a sans doute l'encre dans le sang ; elle se fait une brillante situation dans le jour-

nalisme de mode, qui facilitera l'entrée dans le monde de son fils. C'est une femme du Sud, qui pratique « la tyrannie maternelle déguisée en abnégation ». En dépit des efforts maternels pour effacer les racines exotiques, l'héritage mexicain pèse sur Ramon : au physique, des lèvres épaisses, un front bas, des cheveux d'ébène plaqués à la gomina ; malgré les lunettes de l'intellectuel, c'est un sportif, adepte des valeurs que son ami Jean Prévoist célèbre dans *Plaisir des sports*. C'est aussi un *play boy*, danseur de tango (il aurait contribué à en lancer la mode, à vingt ans, en 1914), un amateur de voitures de course et de motos, et ce goût s'avèrera coûteux ; son fils relève en lui « l'inquiétante étrangeté du métèque ». Il fait parfois penser aux Leroy-Gomez du *Sexe faible*, les rastas d'Édouard Bourdet. Il incarne donc cette « École du Sud » que Dominique Fernandez a observée en Sicile. C'est l'école des familles que dominant le privilège du mâle et le culte des enfants gâtés. Il s'ensuit une irresponsabilité financière renforcée par la conviction, héritée de la mère, que l'ascension sociale passe avant tout par les relations et qu'il est donc secondaire de songer à une profession.

Il n'est donc pas surprenant que la formation de Ramon revête des aspects aristocratiques : une inscription à l'École des sciences politiques et une licence de philosophie, obtenue en 1916, se complètent d'un séjour d'études en Grande-Bretagne qui permet d'acquérir une solide connaissance de l'anglais et de la culture britannique. Critique reconnu, il fera d'harassantes tournées de conférences en anglais. Même s'il reste étranger à la culture allemande, il est très représentatif d'une forme de cosmopolitisme, en phase avec la curiosité pour les littératures étrangères qui a si heureusement marqué les lendemains de la Première Guerre mondiale en France. Conservée jusqu'en 1927, sa nationalité mexicaine permet en 1914 au jeune homme d'éviter la mobilisation, mais c'est au prix d'un statut de « planqué », source d'une mauvaise conscience persistante, que Dominique appelle « complexe de Mars » ; cette donnée peut contribuer à expliquer la célébration de l'action qui conduit au fascisme.

Ce cheminement pourrait aussi tenir à une homosexualité réprimée. À plusieurs reprises Dominique Fernandez explore cette piste : un bref chapitre rapporte un ragot d'Aragon sur

une prétendue liaison de Drieu et de Ramon Fernandez ; cette piste passe aussi par la lecture d'un roman de jeunesse de Ramon, *Philippe Sauveur*, roman retrouvé dans les années 90, qui semble partiellement autobiographique et qui évoque l'homosexualité comme un phénomène naturel, générateur d'une fascination de la force, qui a conduit certains à des dérives à la fin des années trente, l'exemple de Brasillach étant le plus parlant. Rien d'étonnant à ce que l'examen de l'ouvrage qu'en 1931 Ramon consacre à Gide souligne qu'il s'agit là du premier livre étudiant l'homosexualité d'un auteur comme une composante majeure de son activité littéraire et de son œuvre : chez Gide le sentiment de la différence fonde la réaction contre l'ordre établi ; contre les idées reçues, Gide attire notre attention sur les aspects heureux de l'amour homosexuel, ainsi que sur la fécondité créatrice qu'il peut susciter ou favoriser, loin de constituer un handicap. *Corydon* répond à *Sodome et Gomorrhe*, et pour lui opposer une tonalité inverse.

L'homme de Proust

Si Ramon comprend, mieux que d'autres, la place de l'homosexualité dans l'œuvre de Gide, son entrée dans les lettres s'effectue dans le sillage de Proust, que lui fait rencontrer Lucien Daudet et dont il suscite très vite l'intérêt. Une analyse, disparue sans avoir été publiée, de *Pastiches et Mélanges* aurait accru l'estime de Proust qui, en 1919, fait lire au jeune Ramon, avant publication, son étude sur le style de Flaubert. Le premier article que publie Ramon Fernandez dans la *NRF* rapporte les souvenirs d'une visite nocturne de Proust ; il figure dans le numéro d'hommage qu'en 1923 la revue consacre à Proust, quelques mois après sa mort. Ramon Fernandez a joué un rôle très important dans la diffusion de la *Recherche*, dont il organise en quelque sorte la promotion posthume en étant cheville ouvrière des *Cahiers Marcel Proust* édités par Gallimard et en y publiant dès 1928 une anthologie très utile et très utilisée (dans *Codicilles*, Gérard Genette, auteur reconnu d'une théorie, et à tout le moins d'une terminologie, des types de récits fondée largement sur l'étude de Proust, confesse que, longtemps, et jusqu'à la publication de l'édition de

LES IDÉES ET LES LIVRES

la Pléiade, ses lectures de la *Recherche du temps perdu* ont été limitées à l'anthologie de Ramon Fernandez...). La monographie que Ramon fait paraître début 1943 a été rédigée l'été précédent, nous dit Dominique Fernandez, qui relève et souligne tout ce qui, dans le livre, creuse un fossé avec les idéologies de la collaboration ; il est particulièrement sensible à l'attention que son père porte à « deux des aspects les plus importants de l'œuvre, la place qu'y tiennent les Juifs et celle qui revient aux homosexuels » ; ces aspects sont rapportés à un « combat contre l'obscurantisme » dont Ramon fait l'une des clefs de l'œuvre de Proust. L'ouvrage est en fait le fruit de plus de vingt-cinq ans de réflexion. De nos jours la publication d'inédits et le développement d'une philologie proustienne avide de scruter le moindre manuscrit ont pu le faire vieillir sur certains points, mais il constitue, avec les livres de Benjamin Crémieux et d'Ernst Robert Curtius, une des premières synthèses de valeur. Il a accompagné et encadré les découvertes de la *Recherche* par une seconde génération de lecteurs de Proust, celle qui pourra aborder l'ensemble de l'œuvre avec l'attention que favorisent les loisirs forcés de la période de l'Occupation.

À la NRF et à Pontigny

L'amitié de Proust et de Lucien Daudet vaut à Ramon de faire la connaissance de Jacques Rivière auquel l'oppose un débat contradictoire tenu à Lausanne en 1924 et qui sera publié huit ans plus tard en un volume intitulé *Moralisme et littérature* ; c'est un ticket d'entrée à la NRF au sein de laquelle Ramon Fernandez occupe la bissectrice d'un angle délimité par Thibaudet et par Drieu. La parenté intellectuelle avec Jean Prévost (dont il est, avec Mauriac, témoin de mariage) semble sous-estimée dans la relation de ces années de jeunesse. Rapidement Ramon s'installe au cœur de cette société de l'intelligence que la NRF a constituée et dont l'existence et le brillant s'opposeront, dans les années trente, à la désespérance qu'inspire l'impuissance politique.

Ramon ne tarde pas à s'imposer comme un des piliers de Pontigny, haut lieu de cette sociabilité lettrée des années vingt. Dominique Fernandez reprend de son roman

L'École du Sud les éléments d'un portrait de Paul Desjardins, pontife de l'enseignement de la littérature française à l'École normale supérieure de Sèvres ; souvent glorifié comme fondateur de l'Union pour l'action morale et des entretiens de Pontigny qu'il organise en « décades » à partir de 1910 dans l'abbaye cistercienne qu'il a achetée en 1906 à la faveur de la Séparation des Églises et de l'État, Paul Desjardins est assurément très représentatif d'une sorte de magistrature intellectuelle qui règne sur la décennie des années vingt. C'est à Pontigny que Ramon rencontre sa future épouse, Liliane Chomette, élève préférée de Paul Desjardins qui exerce sur elle une influence qui suscite à plus d'une reprise les interrogations du lecteur. Le maître entretient avec son élève, quand elle a quitté l'École, une correspondance d'un haut niveau intellectuel, mais qui, en la cantonnant dans un cocon moral, éloigne la jeune fille des réalités de la vie. Le récit d'une rencontre à Strasbourg (Liliane est alors professeur à Mayence) laisse deviner le caractère équivoque de certaines des pensées du maître ; mais, compte tenu des normes de l'époque, la différence d'âge (elle a dix-huit ans quand elle le rencontre, il en a soixante) et le rigorisme laïque de l'enseignement des jeunes filles sous la III^e République limitent à l'intellect et au spirituel la gamme des relations possibles.

Avec Liliane, produit typique de l'École normale supérieure de jeunes filles, sévriennissime pourrait-on dire, Ramon forme un couple improbable et paradoxal. Fille d'instituteurs du Massif central, née dans l'Auvergne janséniste, élevée dans le culte des valeurs républicaines du travail et de l'épargne, Liliane Chomette a connu une enfance austère et pauvre qui fait ressortir les années d'études comme des « années enchantées ». Correspondances et carnets permettent de suivre, au long de l'année 1926, les étapes de la rencontre. En décembre, le mariage unit les deux êtres les plus contraires qui soient. C'est le contraste du Nord et du Sud, mais dans un autre sens que celui de Mme de Staël : « Mexique contre Auvergne. Exubérance baroque contre rigueur huguenote. » Nous découvrons les efforts de l'épouse pour se faire à l'existence et aux ambitions du mari : elle vit des années de brillante mondanité lisibles dans ses agendas, qui égrènent invitations

et réceptions dans le gotha des lettres. Le couple dîne avec quasiment tout ce qu'il y a de meilleur dans le catalogue des éditions Gallimard. Mais il y a aussi, avec l'envers de la fête, les inquiétudes, les chagrins et l'on parlerait, aujourd'hui, de dépression, les signes d'angoisse, voire de désespoir que provoquent la prodigalité et bientôt les excès de boisson d'un époux instable et volage. De ce ménage déséquilibré, l'entretien des charges incombe, pour l'essentiel, à l'épouse : à ses activités d'enseignement s'ajoutent le soin des enfants et le financement des caprices d'un mari amateur de coûteux véhicules à moteur. Les dissentiments et des disputes, de plus en plus fréquentes, en dépit de l'admiration mutuelle et d'un amour réel (« l'argent manquait entre eux, non l'amour »), minent la vie de couple. En 1939, le divorce est prononcé. Liliane se remaria avec Angelo Tasca, un des principaux *leaders* antifascistes de l'émigration italienne, auteur, sous le pseudonyme d'Angelo Rossi, d'ouvrages importants sur la genèse du régime de Mussolini et sur l'assujettissement des communistes français au pacte germano-soviétique.

Une dérive politique

La progression du livre associe très étroitement l'échec de ce premier mariage aux errances politiques de Ramon. Après une adhésion au parti socialiste SFIO en 1925 et un rôle déterminant dans la création, en 1932, avec Emmanuel Berl, de l'hebdomadaire *Marianne*, qui sert d'organe intellectuel officieux de la gauche radicale et socialiste, au lendemain du 6 février, Ramon Fernandez se sent, un temps, proche des communistes. En 1935, il publie un entretien avec le comte de Paris à l'occasion duquel, dans le cadre de la lutte contre le fascisme, il se prononce pour un dialogue entre la gauche et l'héritier de la monarchie. 1936 apparaît comme une année charnière : Ramon se réjouit de la victoire du Front populaire, avant de s'en détacher, indigné par les occupations d'usines qui montrent une inquiétante carence de l'État, et d'applaudir au déclenchement franquiste de la guerre d'Espagne. En mai, il a fait paraître *L'Homme est-il humain ?* Cet essai, typique de ce qu'on appellera l'esprit des années trente, associe l'éloge de Marx au refus de l'interna-

tionalisme ; il prélude à des articles, marqués d'un anticommunisme grandissant, qui célèbrent l'autorité et déplorent son absence chez les dirigeants du Front populaire. Miroir des inquiétudes d'une génération désorientée, ce livre est le dernier que Ramon publie jusqu'au feu d'artifice de 1943, année durant laquelle il fera paraître quatre ouvrages essentiels. S'il continue à assurer pour *Marianne* une remarquable chronique littéraire, il rend compte, à la fin de l'année, dans *Vu*, de la création du Parti populaire français (PPF) de Doriot, auquel il adhère en mai 1937, en partie sous l'influence de Drieu et à un moment où la convergence de la nouvelle formation avec le fascisme n'est pas évidente, même si la militarisation du militantisme offre des séductions et des joies à l'adepte des valeurs d'action. Jusqu'en 1940, Ramon donne de nombreux articles au quotidien de Doriot *La Liberté*, ainsi qu'à l'hebdomadaire du PPF *L'Émancipation nationale*. Une sorte de répartition des rôles s'opère alors qui oppose le critique littéraire équitable et percutant de *Marianne* au polémiste engagé, sinon asservi, de la presse doriotiste. En avril 1938, Ramon devient secrétaire général des Cercles populaires français qui doivent faire contrepoids à la maison de la culture communiste animée par Aragon ; il entre aussi au bureau politique du PPF et devient en quelque sorte le ministre de la Culture de Doriot. Des articles publiés en 1939 qui exaltent l'élitisme et la mystique du chef, Dominique Fernandez retient tout ce qui pourrait annoncer un gaullisme à venir et une rencontre qui n'aura point lieu ; certes des analogies existent entre ces pages et les écrits du Général ; mais, outre le fait que Ramon qualifiera le gaullisme de « bovarysme politique », dans un contexte peu laudatif, on ne saurait tirer de tels rapprochements des conclusions significatives car les thèmes du chef et de la nécessité du commandement sont une constante de la pensée et de la littérature françaises entre les deux guerres et leur méditation a conduit à des engagements qui se répartissent sur toutes les couleurs de l'arc-en-ciel politique. En avril 1940, Ramon s'engage et devient à quarante-six ans (comme Alain en 1914...) soldat de deuxième classe, cantonné à Bourges, où il demeure, jusqu'à sa démobilisation en août.

LES IDÉES ET LES LIVRES

Collaborateur...

Après la débâcle, on lui propose de partir pour l'Angleterre et de rejoindre la France libre. Il y aurait renoncé, par obéissance aux injonctions de sa mère. Faut-il voir dans cette occasion manquée de faire le bon choix un exemple de ce qui deviendra le thème classique de la contingence des engagements, du *Petit Canard* de Jacques Laurent à *Lacombe Lucien* de Louis Malle et Patrick Modiano ? En tout cas le destin de Ramon bascule du côté des futurs réprouvés de l'histoire : resté à Paris, il se remarie ; il n'a pas d'emploi public, mais siègera, à partir de 1942, à la Commission de contrôle du papier d'édition instituée par Vichy. Dès que la *NRF* reparait sous la direction de Drieu, Ramon assure la rubrique littéraire de la revue et se répand dans la presse de la collaboration. Dominique Fernandez établit une très soigneuse comptabilité chronologique des contributions de son père à cette presse. Il en ressort que les articles politiques ne vont pas au-delà de l'an 41, « période "douce" de l'Occupation, quand le rêve d'un ordre européen dominé par l'Allemagne n'était pas encore nécessairement une infamie », les articles ultérieurs ne portant plus que sur des questions littéraires. Même si les notions de résistance et de collaboration sont à relativiser en fonction de la date à laquelle on se situe, il n'est pas sûr qu'appliquée à l'année 1941 la qualification de « douce » rencontre une approbation unanime... Quant à la position de plusieurs (*La Gerbe*, *L'Appel*) des publications auxquelles Ramon apporte son concours, on ne peut pas dire qu'elle soit franchement modérée. Les pages qui portent sur la vie sous l'Occupation montrent la dégradation physique de Ramon en proie à l'alcoolisme, mais elles ne contiennent guère d'indications sur les conditions matérielles de son existence : l'abondance de sa production journalistique et éditoriale suggère une amélioration de ses ressources financières, et sans doute une existence de privilégié, mais qu'en est-il exactement ? Pour ce qui est de l'évolution intellectuelle, l'hypothèse de travail de Dominique Fernandez, c'est que son père, par une sorte de schizophrénie, aurait entretenu une distorsion entre son comportement apparent et ses pensées profondes : entre autres exemples, il souligne que l'assistance à une confé-

rence antisémite de Montandon est strictement contemporaine de la monographie sur Proust exempte de tout antisémitisme. Ce cloisonnement est-il si extraordinaire ? Vaut-il justification des positions séculières de Ramon ?

... mais non antisémite

L'examen du comportement de Ramon Fernandez durant l'Occupation s'organise autour de la question juive ; ce que le fils semble redouter par-dessus tout, c'est de se découvrir un père antisémite. Il est visiblement soulagé d'apporter à ce volet de son enquête une conclusion globalement négative. Le seul épisode qu'il retienne comme litigieux, c'est l'assistance à cette conférence de Montandon. Mais pourquoi donc faut-il que, sous la plume de Dominique Fernandez, la qualification de juif accompagne toutes les mentions de Robert Bordaz, ami de Ramon et futur président du Centre Beaubourg, comme une épithète homérique ?

C'est comme incidemment que sont signalées la reprise des activités de Ramon au sein du PPF dès 1940 et, un an plus tard, la résurrection des Cercles populaires français. Sur la fidélité de son père à Doriot et sur son indéniable militantisme, Dominique Fernandez a beaucoup de mal à concéder une adhésion en profondeur et l'expression parfois sinueuse de ses embarras provoquera les interrogations de lecteurs attentifs. S'en tenant à la vie intellectuelle, il reste discret sur l'évolution de bien des cadres du PPF vers le gangstérisme et la criminalité pure et simple. À plus d'une reprise, et notamment à propos des pages que Ramon rapporte du voyage officiel qu'il effectue en Allemagne en octobre 1941 avec plusieurs autres écrivains, le fils prête à son père une distanciation, voire une ironie, d'une manière qui confine parfois au sophisme, en nous disant, en substance : « c'est trop absurde, trop ridicule, il n'a pas pu donner son adhésion à cela. Il faut donc prendre au deuxième degré ce dont il parle ». La lecture des articles cités n'impose pas toujours cette flatteuse interprétation. Souvent les silences paternels sont tenus pour autant d'implicites protestations : « il n'en parle pas, c'est donc qu'il réprouve » en vertu du postulat « je récuse donc je me tais ». On pense alors au

policier de *Drôle de drame* qui conclut de l'abondance de bouteilles de lait dans la maison à un assassinat par empoisonnement, en argumentant, le lait étant un contrepoison, « là où il y a contrepoison, il y a poison ». Peut-on tenir pour établi que là où il n'y a pas approbation – et le silence est marque de cette absence –, c'est qu'il y a condamnation, et transformer ce silence en rébellion de l'esprit à défaut d'une résistance effective ? Ce type de raisonnement sous-tend plus d'un chapitre. C'est donc peu de dire que cette biographie est orientée et que, sans rien cacher ni contrevenir au « désir de justice, qui est indépendant du dénigrement comme de la réhabilitation », la relation des années noires apparaît comme le fait d'un habile avocat.

Ce caractère de plaidoyer, qui, à des degrés divers, marque le livre dans son ensemble, n'est pas sans conséquences sur la manière dont Dominique Fernandez examine la production littéraire de Ramon. À la recherche des implications personnelles, il tient la plupart des livres et des articles pour des sortes de tests projectifs dans lesquels se lirait l'odyssée spirituelle et politique de son père, au risque parfois de laisser à l'arrière-plan la valeur intrinsèque de chaque ouvrage.

La critique philosophique

Messages, premier livre de Ramon, qui va assurer sa notoriété, paraît en 1926. La partie théorique du livre, manifeste de la critique « philosophique », qui écarte l'anecdote au bénéfice de la stricte étude des textes, est une sorte de *Contre Sainte-Beuve*, mais nourri d'une philosophie qui associe Bergson à Brunschvicg. Ce que la philosophie a fait pour la science, à savoir la penser, il appartient à la critique de le réaliser pour l'œuvre d'art, par un retour réflexif qui permette de dégager « le corps d'idées, organisé par une hypothèse, qui fournit une explication des caractères essentiels de cette œuvre en les rapportant aux problèmes de philosophie générale qu'ils peuvent impliquer ». Quelques décennies plus tard, cette manière de concevoir la critique comme supplément de conscience réflexive sera, mais sans référence à Ramon Fernandez, brillamment reprise et illustrée par Gaëtan Picon. Dans le choix des auteurs étudiés après la profession de foi initiale, Balzac, Stendhal,

LES IDÉES ET LES LIVRES

Conrad, Meredith et Proust, Dominique Fernandez n'a pas de mal à déceler la trace d'une inquiétude existentielle du critique en quête de modèles de vie et de leçons d'existence : user de l'intelligence pour conjurer les menaces de « faillite de l'individu » serait le fil rouge d'une investigation qui va mettre au premier plan la question de la personnalité.

C'est un peu rapidement que se trouve présenté, dans un chapitre consacré à l'activité critique à la NRF, l'essai *De la personnalité*, publié en 1928. L'ouvrage est au centre de l'œuvre, et du « message », de Ramon Fernandez. La personnalité, c'est la mise en ordre du moi, l'établissement d'une cohérence intérieure. Sévère pour la facture du livre, Dominique Fernandez en croise la lecture avec celle des carnets de sa mère ; il en conclut que nous sommes en présence, pour une part, d'une autobiographie masquée, liée à l'hérité étrangère de l'auteur et à la confrontation de sa dispersion à l'unité que propose le modèle de vie cultivé par son épouse à qui s'adresserait secrètement l'essai. Sans doute, mais à condition de ne pas oublier que la question de l'unification du moi constitue une problématique essentielle de la pensée française depuis plus d'un siècle, et au moins depuis Baudelaire, et, de surcroît, qu'elle innerve la pensée des auteurs auxquels Ramon Fernandez va consacrer des monographies capitales. Paul Desjardins n'avait-il pas tenu Proust pour l'auteur qui aurait montré à toute une génération ce qu'est la « dissolution du moi » ? En mettant en perspective les apports de Montaigne, de Proust, de Pirandello et de Meredith (aujourd'hui bien délaissé, mais dont l'influence est alors très grande), Ramon Fernandez montre la fécondité de ce qu'on appellerait aujourd'hui « fertilisation croisée » des disciplines. Sans compter qu'en plus d'une page l'essai représente une sorte de transition entre le bergsonisme et l'existentialisme et mériterait à ce titre une réédition qui le situerait dans l'histoire de la philosophie française, au-delà des témoignages positifs des contemporains (et notamment de celui de Jacques Lacan) que rapporte Dominique Fernandez.

Un livre précurseur

Dominique Fernandez a raison de tenir le livre de son père sur Molière, publié en 1929,

LES IDÉES ET LES LIVRES

pour un chef-d'œuvre méconnu. C'est assurément un livre pour le grand public. Mais c'est aussi un regard neuf jeté sur un classique, et, pour peu qu'on en suive l'influence, c'est la source vive, la matrice des études qui ont renouvelé en profondeur la connaissance de Molière. Dominique Fernandez cite les textes qui montrent la prescience critique de son père, sans donner les noms de ses héritiers présomptifs. Il est aisé de retrouver les semences de ce livre précurseur dans bien des pages de René Bray (dont le *Molière homme de théâtre*, justement salué comme novateur, paraît en 1954) sur le primat, chez Molière, du jeu théâtral sur la pensée et du geste sur les mots, de Paul Bénichou (dont le *Morales du Grand Siècle* est publié en 1948) sur le rôle de l'échec de la Fronde, de la chute des princes face au pouvoir royal comme source possible de la critique réaliste des prétentions impossibles, voire de Bakhtine (dont les travaux ne sont traduits et connus en France qu'à partir de la fin des années soixante), avec les aspects antiplatoniciens de la *commedia dell'arte* « poussée venue d'en bas contre le monde des idées, une sorte de jacquerie philosophique » annonçant le grotesque populaire conceptualisé par le théoricien russe. On suit sans peine Dominique Fernandez quand il décèle dans le portrait d'Alceste le négatif des thèses du critique sur l'unification de la personnalité ; et il n'a pas tort d'y voir aussi une image de l'avenir de son père appelé à « perdre le goût de soi-même », pour avoir manqué l'idéal proposé ; Thibaudet tenait le roman pour une autobiographie des possibles, Dominique Fernandez ne serait pas loin de voir dans la critique une autobiographie des futurs.

Le feu d'artifice

Durant l'année 1943, Ramon Fernandez publie trois volumes importants en plus de son livre sur Proust. Cette accumulation ne témoigne pas seulement d'une étonnante fécondité ; elle suggère aussi, au moins rétrospectivement, la prescience d'une disparition proche et le sentiment que le temps est désormais compté. Trop attaché à disculper son père, Dominique Fernandez ne fait pas toujours ressortir l'intérêt intrinsèque de ces livres.

Il sous-estime le Barrès, sans doute parce que l'ouvrage comporte quelques phrases liminaires qui évoquent une filiation de l'écrivain à une postérité collaborationniste ; mais c'est un livre singulièrement utile pour compléter l'ensemble formé par le Gide et le Proust, et constituer une trilogie des grands auteurs du moi ; son importance tient également à la reconnaissance du rôle fondateur de Barrès. Ramon Fernandez est sans doute le premier critique à relever rétrospectivement le traitement par Barrès de bien des thèmes qui feront la gloire de Proust. Il a le mérite de s'appuyer sur une étude méthodique des textes et de montrer sur pièces la dynamique du culte du moi au travers des trois « romans », *Sous l'œil des barbares*, *Un homme libre* et *Le Jardin de Bérénice*, en marquant leur place respective et leurs caractères particuliers ; par sa sensibilité à tout ce qu'il y a de postbaudelairien dans l'œuvre du jeune Barrès, il est très supérieur à la plupart des autres exégètes. Il est dommage qu'un second volume annoncé, qui aurait certainement apporté des lumières supplémentaires sur la poésie de Barrès, n'ait point été rédigé.

Dominique Fernandez est trop sévère dans son appréciation du livre que son père publie la même année sur Balzac, lui reprochant une « part excessive accordée à la sociologie et (sic) politique de Balzac ». Ce livre est moins connu que les ouvrages de Ramon Fernandez consacrés à Gide et à Proust. Mais il ne leur est pas inférieur. Il prolonge un essai composé près de vingt ans auparavant pour *Messages*, tout en s'inscrivant dans un renouveau des études balzaciennes (au demeurant fécondées par Proust). Il doit aussi à Curtius (dont le livre, publié en 1923, a été traduit en français dix ans plus tard, et qui a participé à des décades de Pontigny) et, Ramon salue ses recherches, à Maurice Bardèche à qui sa thèse vient d'ouvrir, provisoirement, les portes de la Sorbonne. Mais quand Ramon Fernandez précise son dessein d'« analyser les démarches de la pensée de Balzac lorsqu'il concevait ses romans, de préciser les rapports de son intuition à cette pensée, de poser enfin le problème de la création romanesque », on voit clairement la filiation avec l'esthétique d'Alain et avec la poétique de Valéry attentives au travail de l'esprit par lequel s'opère la création ; on voit aussi qu'en dépit de cheminements politiques divergents persiste

une très forte proximité intellectuelle avec Jean Prévost qui vient d'achever son étude de la création chez Stendhal significativement sous-titrée « essai sur le métier d'écrire et la psychologie de l'écrivain ». Prévost, on le sait, nous fait entrer dans l'atelier du romancier, tout comme dans son essai sur Baudelaire il nous introduit dans l'atelier du poète. Les analyses de *La Rabouilleuse* et de *La Cousine Bette* qui permettent à Ramon Fernandez de détailler les étapes de la création sont comme symétriques de celles que Prévost consacre au *Rouge* et à *La Chartreuse*. À bien des égards, dans la bibliothèque idéale des amateurs d'essais critiques, le livre de Ramon Fernandez sur Balzac complète le diptyque de Prévost. Sans doute cette proximité a-t-elle des limites : Ramon Fernandez est absent du prestigieux numéro spécial de *Confluences* publié en 1943 sous la direction de Jean Prévost et intitulé *Problèmes du roman*, qui définit pour plusieurs années les principes selon lesquels la critique française va théoriser le genre romanesque. Cette absence se trouve, d'une certaine manière, compensée par l'importance des réflexions sur le roman et l'art du romancier contenus dans ce *Balzac* : reprenant notamment certaines vues d'Alain sur le rôle de l'imagination du lecteur, Ramon Fernandez consacre des pages fort intéressantes à la question des descriptions balzaciennes ; la place de la déduction dans la pensée de Balzac lui permet de faire sentir la manière dont le romancier construit ses personnages. Dépassant l'opposition du réaliste et du visionnaire qui innervait encore la critique balzacienne, il fait sentir l'incarnation en mythes des représentations que le romancier se fait de la société. Plus de six décennies d'érudition balzacienne postérieures à sa publication n'ont point affadi les affirmations majeures d'un essai qui illustre parfaitement les principes de *Messages*.

Le testament d'un grand critique

Dominique Fernandez procède à une utile relecture d'*Itinéraire français* ; aujourd'hui le livre est injustement passé sous silence ou rejeté *a priori* sur la seule date de publication. En fait, même si l'ouvrage est constitué de textes du moment, sa lecture montre une indéniable imperméabilité aux idéologies

triomphantes : contemporain de la synthèse de Kléber Haedens, mais moins systématiquement paradoxal, cet ample panorama relaie Thibaudet, dont le patronage, couplé à celui de Sainte-Beuve, inscrit le livre dans la tradition républicaine pour définir l'esprit français par la dialectique de la raison et de l'imagination dans une sagesse laïque qui jure avec l'esprit de Vichy. Ramon Fernandez propose une manière de « revisiter », comme on dirait maintenant, la littérature nationale, qui n'est pas celle de la Révolution nationale ; le chapitre sur Péguy suggère sans doute des rapprochements possibles entre le « socialisme national » esquissé dans *Notre Jeunesse* et certaines thématiques postérieures, mais c'est pour noter que Péguy, prophète et non chef de parti, aurait certainement condamné l'« esprit ligueur » des mouvements fascistes ainsi que leur « surdité à Dieu » et qu'on ne saurait, en dépit d'annexions rétrospectives, confondre sa pensée avec l'esprit de Vichy. Est-il, par ailleurs, interdit de voir dans *Itinéraire français* un hommage secret à l'ex-épouse universitaire d'un franc-tireur qui se montre aussi capable qu'un normalien ou qu'un khâgneux de disserter ? Et qui, à l'occasion, peut surclasser l'auteur de *La Méthode des classiques français*, cet ouvrage dans lequel Paul Desjardins avait fait passer la substance de son enseignement ? L'importance d'*Itinéraire français* ne tient pas seulement à ce qu'on y trouve beaucoup des articles publiés sous l'Occupation qui attestent infiniment plus d'intérêt pour la littérature que pour la politique ; elle vient aussi de ce que, de façon souterraine, cet ensemble de « topos », qui « dépoussière » les classiques et les auteurs du programme, va, pendant une dizaine d'années au moins, servir au recyclage de bien des professeurs de lettres à qui il fournit les éléments de cours plus brillants que les vulgates distillées par les manuels en vigueur. Tel qu'il s'offre encore à notre lecture, et non sans quelque dimension testamentaire, *Itinéraire français* constitue une remarquable synthèse sur l'essence de la critique aussi bien que sur l'ensemble de la littérature française moderne, les quarante premières années du xx^e siècle comprises.

C'est dire que l'efficacité de cet attachant plaidoyer se paye parfois d'une sous-estimation de l'œuvre du prévenu. N'hésitons pas à dissocier le jugement sur l'homme du juge-

LES IDÉES ET LES LIVRES

ment sur l'œuvre. Lors d'échéances capitales, Ramon Fernandez a fait le mauvais choix et il lui est arrivé d'avoir de coupables fréquentations, dont il ne s'est pas séparé à temps, mais sans être plus blâmable que bien d'autres, qui, inquiétés à la Libération, n'ont pas tardé à être blanchis. S'il avait survécu à l'immédiat après-guerre, il eût retrouvé honneurs et considération et son influence eût été plus manifeste. Puisse le succès mérité du livre de Dominique Fernandez conduire au moins à la

réédition de l'ensemble de l'œuvre critique de Ramon Fernandez. Ce serait l'occasion d'une salubre réévaluation du rôle de la philosophie comme facteur de l'invention en critique littéraire, là où les historiens ne jurent plus que par les sciences humaines. Et aussi l'occasion de remettre à sa juste place un interprète de tout premier ordre.

JEAN-THOMAS NORDMANN

Gide et le roman

CHRISTOPHE MERCIER

André GIDE : *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques.*

Tome I : *André Walter. Cahiers et poésies ; Le Traité du Narcisse ; Le Voyage d'Urien ; La Tentative amoureuse ; Paludes ; El Hadj ; Les Nourritures terrestres ; Philoctète ; Le Prométhée mal enchaîné ; Le Roi Candaule ; L'Immoraliste ; Saül ; Le Retour de l'enfant prodigue ; La Porte étroite ; Isabelle ; Les Caves du Vatican ; Mopsus ; Ajax ; Le Retour ; Le Récit de Michel.*

Tome II : *La Symphonie pastorale ; Corydon ; Les Faux-monnayeurs ; Journal des Faux-monnayeurs ; L'École des femmes ; Robert ; Œdipe ; Perséphone ; Les Nouvelles Nourritures ; Le Treizième Arbre ; Geneviève ; Robert ou L'intérêt général ; Thésée ; L'Art bitraire ; Les Caves du Vatican, farce ; Le Grincheux.* (Gallimard, Pléiade, 2009, 2 volumes, 1 500 et 1 400 pages.)

GRAND admirateur de Zola, de Balzac, de Dickens, de Conrad (il a même traduit *Typhon*), André Gide était conscient de son incapacité à rivaliser avec ces géants du roman. Lui-même n'en a avoué qu'un seul, *Les Faux-monnayeurs* (1925), intitulant « récits » certains de ses textes les plus

célèbres (*L'Immoraliste* et *La Porte étroite*, entre autres) ou « sottie » *Les Caves du Vatican*.

Serait-il surpris de voir paraître deux gros volumes de la Pléiade consacrés à ses « Romans et récits » ? Sans doute que non, et on peut supposer que les termes de « Récit » ou de « Sottie » relevaient surtout d'une forme de coquetterie. Depuis Jacques Laurent et son *Roman du roman*, on sait que le roman est un genre fourre-tout, qui a pour seule règle de n'obéir à aucune règle, à aucun modèle. Oui, *L'Immoraliste* ou *Les Caves du Vatican* sont bien des « romans », et d'ailleurs l'édition précédente de la Pléiade, en un seul volume, dotée d'une préface brillante et économe de Maurice Nadeau (1958) s'intitulait déjà « Romans ».

La surprise est plutôt pour le lecteur, qui voit l'unique volume de 1958 gonfler à deux volumes. Il est vrai que les éditeurs, aux romans et récits, ont joint, pour faire bonne mesure, les « Œuvres lyriques et dramatiques » (à l'exception de l'adaptation théâtrale du *Procès*, toutefois), ce qui n'est pas une aberration (déjà, l'édition Nadeau englobait, dans les romans, *Les Nourritures terrestres*, qui relève plutôt de la poésie). Et il ne serait pas choquant de trouver là *Si le grain ne meurt*, s'il n'était publié dans les « Œuvres autobiographiques ». Tout cela pour dire que l'œuvre

de Gide se prête peu aux classifications, et fait perdre son sens à la notion de « genre littéraire ». On peut considérer tous ses livres comme des variations sur la notion d'auto-biographie : Gide, quelle que soit la forme qu'il utilise, ou qu'il subvertit, parle avant tout de lui et très souvent, sous divers avatars, c'est lui qu'il met en scène.

Lit-on encore beaucoup Gide aujourd'hui ? Peut-être (il faudrait demander aux responsables de Folio) mais probablement moins qu'il y a cinquante ans, à l'époque où Le Livre de Poche inscrivait *La Porte étroite* ou *Les Caves du Vatican* parmi les premiers titres de son catalogue.

Gide, pour qui semble avoir été inventée la notion bien française et aujourd'hui disparue de « Grand Écrivain », auteur référence sollicité sur n'importe quel sujet, et dont l'autorité est reconnue sans conteste même par ceux qui n'ouvrent jamais un livre, semble, aujourd'hui, s'éloigner. Mais pas plus que d'autres « Grands Écrivains » estampillés de son siècle : Anatole France, Montherlant, Malraux, Sartre semblent aujourd'hui bien loin. Mauriac paraît plus présent, mais son purgatoire a duré longtemps, et, aujourd'hui, son *Bloc-notes* est lu plus que ses romans. C'est que le « Grand Écrivain » – indépendamment de la valeur de son œuvre – correspond à une époque, à une société donnée, qu'il incarne en partie, et sombre lorsque disparaît ladite société. L'œuvre, ensuite, est une bouteille à la mer. Gageons que celle de Montherlant ressurgira, peut-être celle de Sartre. On aura plus de doutes pour Malraux... Celle de Gide, aujourd'hui, doit une bonne part de sa survie à un texte longtemps négligé, *Paludes*, qui, adoubé par les universitaires comme un des premiers exemples de subversion romanesque, de littérature interrogeant la littérature, fait maintenant, plus que des titres autrefois plus célèbres, les beaux jours des programmes d'agrégation et des amateurs de « modernité ».

À les relire à la file, les « romans » de Gide surprennent, impressionnent, déçoivent.

Ils surprennent par leur diversité – l'humour potache de *Paludes* semble loin de la gravité toute classique de *L'Immoraliste* – ; ils impressionnent par leur tenue, par le travail de l'écrivain, par la haute conscience qu'il avait de la littérature ; ils déçoivent parce que, on en revient toujours là, Gide n'est pas un roman-

cier-né, et qu'on sent perpétuellement son application, et sa volonté – qui va contre sa nature –, de raconter une histoire. Il ne sera jamais romancier, et il le sait. D'où la dévotion qu'il portait à Simenon, capable d'écrire chaque année plusieurs purs romans qu'il semblait écrire sans effort. Leur correspondance révèle un Gide ingénu, éperdu d'admiration, et guettant des secrets de fabrication que Simenon était bien incapable de lui donner.

Si l'on met à part les « traités », et les adaptations de mythes antiques, on peut considérer que, de *Paludes* (1895) à *Geneviève* (1936), en passant par *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *Les Caves du Vatican*, *La Symphonie pastorale*, *Les Faux-monnayeurs*, *L'École des femmes* et *Robert*, Gide a écrit dix romans, qui vont des trois cents pages des *Faux-monnayeurs* aux trente de *Robert*.

Paludes est – entre autres – une satire du milieu des gens-de-lettres, et le roman du romancier en train d'écrire un roman, et qui se sent incapable de mener à bien sa tâche. C'est souvent amusant – les caricatures d'hommes de lettres parisiens –, cocasse, parfois un peu longuet et gratuit, et l'on ne peut s'empêcher, quoi qu'en disent ses thuriféraires qui voient dans ce petit livre des profondeurs abyssales, d'estimer qu'il s'agit d'un texte mineur, de la vaine confession – prémonitoire ? – d'un grand amateur de romans conscient de son incapacité à en écrire un. Le premier « roman » de Gide est à la fois le roman de l'impuissance à écrire un roman, et le dynamitage de la notion même de roman.

On peut distinguer ensuite une série de six « romans du couple ».

Parmi eux, *L'Immoraliste* (1902), *La Porte étroite* (1909), *La Symphonie pastorale* (1919) sont les récits les plus personnels de Gide, qui est là au plus près de lui-même : sous couvert de fiction, on imagine qu'il évoque les problèmes du couple qu'il formait avec son épouse Madeleine. Il s'agit d'auto-biographie passée au crible de la fiction. Le Michel de *L'Immoraliste*, c'est le Gide des *Nourritures terrestres* qui, égoïstement, se libère des tabous de son milieu et de son époque, des lois de la société, et décide de vivre pour lui-même – quel que soit le prix que doivent payer ses proches. La libération du « moi » passe par la mise à l'écart des « autres ». Michel, s'encaissant avec un gamin qui braconne sur ses

LES IDÉES ET LES LIVRES

terres, jouant avec de petits Algériens au cours de son voyage de nocces, pendant que sa femme reste seule à l'hôtel, doit beaucoup au romancier lui-même. À la lumière de ce que l'on sait aujourd'hui de la vie privée de Gide, on peut lire *L'Immoraliste* comme un auto-portrait douloureux et coupable. C'est peut-être à cette lumière que l'œuvre de Gide prend tout son sens : au-delà de la frontière des « genres », elle est sans doute une grande fresque du moi, et de ses avatars divers.

Littérairement, *L'Immoraliste* est un récit très classique, à la première personne, dans la lignée de Benjamin Constant : un roman dont le seul véritable personnage est le narrateur.

La Porte étroite est encore l'histoire d'un couple, un couple détruit avant même d'exister à cause de l'aspiration d'Alissa à la pureté, au mysticisme. Il s'agit d'un roman psychologique, « à l'ancienne », d'une langue parfaite dans son classicisme, avec de beaux ciels de Normandie, et même de l'émotion, à la fin, lorsqu'Alissa vient mourir seule à Paris. On imagine que Gide a mis beaucoup de lui-même dans le personnage d'Alissa, et que ses déchirements entre le charnel et le spirituel ne lui étaient pas étrangers. Là encore, le récit gagne à être lu à la lumière de l'autobiographie. C'est un beau livre, mais quelque peu ennuyeux : trop voulu, trop *dessiné*. Il n'y a pas de *tremblé*, les personnages ne prennent pas leur envol. Ils sont tels que Gide les a voulus, sans surprendre personne, ni l'auteur ni le lecteur. Ils restent des personnages de papier.

La Symphonie pastorale est le troisième volet de cette autobiographie spirituelle. On peut penser que le pasteur, c'est Gide lui-même, et la femme du pasteur Madeleine Gide – Gertrude, la jeune aveugle recueillie et élevée par le pasteur étant alors, pourquoi pas, une représentation possible de Marc Allégret. C'est encore un roman à la première personne, très *écrit*, sans fantaisie, sans naturel. On sent l'effort du romancier, son application à la tâche. C'est fin, riche, certes. Mais limité.

On préférera la trilogie *L'École des femmes-Robert-Geneviève* (1929-1936). Là encore, on retrouve Gide psychologue du couple, et ces romans sont encore à la première personne. Mais là l'autobiographie est oubliée, et Gide fait véritablement œuvre de romancier. Il crée des personnages qui lui sont extérieurs, et leur

donne une voix qui sonne constamment juste. Il y a dans ce double portrait (*L'École des femmes* donnant la parole à Évelyne, qui se rend compte peu à peu de la nullité du mari qu'elle a tant aimé, et *Robert* à son mari, insupportable philistin) une grande subtilité. La troisième partie, *Geneviève*, est moins réussie, et marque les limites des capacités romanesque de Gide âgé, qui a du mal à se mettre dans la peau d'une jeune femme en cours d'émancipation. Elle lui est trop étrangère. C'est en cela qu'on voit la différence, une fois de plus, avec Simenon : Gide voit toujours ses personnages de l'extérieur, sans empathie avec eux.

Ces six romans, de *L'Immoraliste* à *Geneviève*, sont une suite de variations sur le thème du couple, des variations sous forme de récits très sages, très classiques, loin des orages de Mauriac (quoiqu'une scène de *Robert*, un prêtre imposé à une mourante, laisse affleurer des abîmes).

Par rapport à cette série, *Les Caves du Vatican* (1914) détonne. C'est sans doute le plus grand roman de Gide, le plus plaisant, le seul qui soit véritablement jouissif : on y redécouvre, après *Paludes*, un Gide cocasse, loufoque, baroque, bouffon. *Les Caves du Vatican* – le premier récit de Gide qui ne soit pas à la première personne – est un roman en liberté, dans lequel, pour la première fois, l'écrivain semble s'amuser autant que son lecteur. C'est extrêmement drôle. On y a vu, à l'époque, une charge contre l'Église catholique, et il est vrai que les trois beaux-frères, Anthime, Julius et Amédée, représentent trois images des catholiques français : le franc-maçon repentant et rattrapé par la foi ; le Grand Écrivain Catholique ; le niais, croyant naïf et victime-née. On a beaucoup épilogué sur Lafcadio et son « acte gratuit ». Certes. Il est vrai qu'on retrouve dans *Les Caves* des thèmes chers à Gide : la liberté, la morale, le rejet des familles, mais sur un mode cocasse qui lui est peu habituel. L'important, dans ce livre, c'est le ton jubilatoire de l'écrivain, son inspiration qui paraît obéir aux caprices du moment (même si la structure du livre est très travaillée), son invention inépuisable dans les détails qui font exister les personnages. Pour une fois, Gide renonce à sa gravité et semble écrire un roman par plaisir. Le ton n'est pas sans annoncer celui de Jacques Laurent : le romancier en liberté.

LES IDÉES ET LES LIVRES

Les Faux-monnayeurs (1926), le grand œuvre de Gide, le seul de ses romans qu'il ait reconnu comme tel, est moins réussi : l'écrivain semble avoir croulé sous l'ampleur de son projet – écrire à la fois un roman et le roman de ce roman – et surtout sous la conscience qu'il en avait (voir le *Journal* qu'il a tenu en cours d'écriture). On y retrouve les interrogations sur le genre romanesque qui étaient au cœur de *Paludes*. On retrouve aussi le Gide autobiographe, qui parle de sa passion pour l'éducation, de son goût des adolescents, et évoque, sous le couvert de la fiction, ses rapports avec Marc Allégret : ce roman « cérébral » prend souvent la forme d'un livre intime, d'un roman de l'aveu. Il s'agit d'un livre polyphonique, multiple : Gide part sur plusieurs pistes à la fois, anime nombre de personnages, entrecroise les intrigues et, tout compte fait, écrit un roman sans véritable intrigue, un roman fourre-tout – un roman « moderne », au sens où *Les Corps tranquilles* sont un roman moderne. Jacques Laurent, qui ne professait pas pour Gide une grande admiration, mais qui avait emprunté le titre des *Corps tranquilles* à un passage de *Si le grain ne meurt*, l'avait sans doute lu plus qu'il ne l'avouait. Mais lui, en romancier de race, en romancier naturel, écrivit ses *Corps tranquilles* au fil de la plume, alors que l'aspect foisonnant des *Faux-monnayeurs* semble toujours voulu.

Les Faux-monnayeurs a la réputation d'un grand roman malade, d'un échec glorieux. C'est sans doute un peu sévère. Certes, on sent que Gide n'est pas dans son élément, ne joue pas dans sa filière, comme diraient les commentateurs de tennis, mais l'effort n'est pas vain. Et, quand il montre le suicide d'un enfant, Gide n'a rien à envier à Dostoïevski.

Certes, *Les Faux-monnayeurs*, ce n'est pas *Les Thibault*, de son ami Martin du Gard, et c'est beaucoup moins drôle que *Les Caves du Vatican*, mais les personnages existent, et Gide montre qu'il est capable de susciter l'intérêt du lecteur pour ces personnages variés, et dans une œuvre de longue haleine.

Reste *Isabelle* (1911), le moins connu de ses récits, un livre atypique que lui-même paraît avoir jugé avec une certaine condescendance et qui, pourtant dans son genre, atteint une forme de perfection. C'est la perle noire de son œuvre, sa grande réussite avec *Les Caves* : une histoire d'amour fantomatique, écrite dans une langue sèche, ironique, à la Mérimée, mais avec un *tremblement* dont était incapable l'auteur de *Colomba*. La description du château abandonné, qui ouvre le livre, est magistrale. Suit un récit dans le récit, une plongée non dénuée de compassion dans la vie de vieillards enfouis au fond de leur propriété normande, et qui sont de véritables morts-vivants. Un enfant livré à lui-même, une mère absente et fantasmée, le narrateur qui idéalise cette femme qu'il n'a jamais vue, et puis la révélation, la chute de l'histoire : Mérimée, on l'a dit, n'est pas loin ; Maupassant non plus. Gide, paraît-il, a voulu faire là une critique interne des illusions romanesques. Peut-être. Toujours est-il qu'il s'agit peut-être de son roman le plus accompli.

Pour la gravité funèbre d'*Isabelle*, pour la cocasserie des *Caves du Vatican*, et aussi pour la profusion maladroite des *Faux-monnayeurs*, Gide mérite une place au paradis des romanciers. Pas au premier rang, mais certes pas non plus parmi les cancre !

CHRISTOPHE MERCIER

Certains titres du journal Le Monde m'intriguent. Un jour, c'est « fanfaronnades » à propos d'un livre très sérieux de moi, un autre jour c'est « torpeur » au sujet d'un essai magnifiquement réveillé de mes deux camarades Haenel et Meyronnis ⁽¹⁾. Mais cette fois, en gros caractères, je lis : « Mauriac, homosexuel torturé. » Sous-titre : « Une vie que l'on croyait édifiante ». Tout à fait entre nous, cette formule me paraît très exagérée, et même peu convaincante. En réalité, la splendide névrose créatrice de Mauriac ne pouvait que le tenir à l'écart de la sexualité qui le dégoûtait profondément. C'est grâce à ce dégoût qu'il est un bien meilleur romancier que Gide, et que ses romans les plus réussis dévoilent l'obscurantisme des bourgeois et des mères de famille de province. Sans Le Nœud de vipères ou Genitrix, nous ne saurions pas grand-chose de cet enfer. Mais c'est sans doute ici le Mauriac catholique et politique extra-lucide qui est visé par ce titre racoleur, le Mauriac décapant et très gai, pas du tout torturé, avec qui dîner, autrefois, était une fête. J'ai vu Mauriac dans son agonie : sa foi religieuse était profonde, il était d'une grande sérénité. Ici, un peu de Baudelaire en hommage à Mauriac : « Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n'entamerait pas. »

Philippe SOLLERS, « Éditorial », *L'Infini*, n° 107, été 2009, p. 6-7.

(1) Yannick Haenel et François Meyronnis, *Prélude à la délivrance*, L'Infini-Gallimard, 2009.